

Étonnant *Kopernikus*

GUY MARCEAU
collaboration spéciale

APRÈS LES 70 minutes qu'a duré *Kopernikus*, jeudi soir à la salle Maisonneuve de la Place des Arts, on ne savait pas très bien ce à quoi on venait d'assister, mais à la sortie, les discussions allaient bon train. Manifestement, l'événement *Kopernikus* — *Rituel de la mort* n'avait laissé personne indifférent.

Mais ceux qui attendaient un déroulement dramatique ont dû rester sur leur faim. *Kopernikus* se présente plutôt comme un mets inconnu aux saveurs insoupçonnées. « Il n'y a pas d'histoire. Ce n'est pas la vie de Copernic. C'est un opéra ouvert. Il faut que les gens se laissent aller en écoutant cela. » Ces mots, de Claude Vivier lui-même, apparaissent en blanc sur un fond de scène noir (pour tout décor) avant que la première note ne retentisse. L'avertissement n'a rien de superflu puisque *Kopernikus* n'est pas une oeuvre « facile » et désarçonne.

Pourtant, près de 900 personnes (sur 1200 places) ont longuement ovationné la première de *Kopernikus*. L'Opéra de Montréal a donc pris le bon risque en programmant l'opéra de Vivier et il faut saluer l'initiative. Mais après l'audition, force est d'admettre que la salle Maisonneuve est un vaisseau trop grand pour cet opéra de chambre. Les chanteurs ont beau projeter, l'acoustique ne les sert pas toujours adéquatement.

Pour faire court, le personnage central, la petite Agni, se fait ravir par des personnages qui peuplent ses songes (Merlin l'Enchanteur, Lewis Carroll, Mozart) et qui vont l'amadouer dans un rituel initiatique, et l'emmener ensuite avec eux dans l'au-delà, dans une sorte de ballet cartésien. Voilà pour l'histoire... qui n'en est pas une. Cet opéra en deux actes, pour sept chanteurs et huit instrumentistes, sur un livret de Vivier, était audacieux il y a 20 ans; il l'est encore aujourd'hui. Si *Kopernikus* a un parfum fraîchement suranné, la mise en scène épurée et soi-

gneusement chorégraphiée de Stanislas Nordey l'actualise. Tout comme les éclairages d'Alex Morganthaler qui structurent efficacement l'espace et sculptent le décor. Et ces puissants contre-jours qui révèlent les spectres « de l'autre côté » sont du plus bel effet. La scénographie, signée Emmanuel Clolus, est réduite au minimum et les costumes sont d'une sobriété de circonstance.

Pour le reste, on plane dans l'univers onirique de Vivier, parfois dense et inquiétant dans le magma des voix enchevêtrées, ou très touchant dans la légèreté et la lenteur. Mélodies, harmonies et dissonances se succèdent, se superposent et déstabilisent le néophyte comme le mélomane. Le texte en français est en partie affiché sur le fond noir mais inutile de vouloir en suivre le sens, qu'il soit parlé, lu, scandé ou chanté. Le tout est hautement philosophique et poétiquement éclaté.

Kopernikus fait entendre pourtant de réelles beautés vocales et instrumentales, et est réglé au quart de tour. Clarinettes, hautbois, trompette, trombone, violon et percussions doublent souvent et soutiennent les voix dont les interventions sont droites, le plus souvent *legato* et surprenantes avec les *glissandi*, effets de bouche, sifflements et onomatopées. Le ténor Michiel Schrey, la soprano colorature Patricia O'Callaghan et le baryton-basse Simon Fournier ont une puissance vocale et une présence que les autres, malgré de solides voix, n'égalent pas. Mais les musiciens, sous la direction de Olivier Dejours, sont impeccables.

Vers la fin, Vivier crée un habile effet « électroacoustique » par des moyens acoustiques (*tutti* des voix et instruments combinés) comme si on faisait tourner un disque vinyle à l'envers, créant un maelström cosmique qui semble aspirer les protagonistes vers l'au-delà. Génial.

Ce tableau musical surréaliste reprend vie ce soir. Étonnement garanti.